

XYZ. La revue de la nouvelle



Du réalisme à l'onirisme

Camille Deslauriers, *Les ovaires, l'hypothalamus et le coeur*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2018, 128 p.

David Dorais

Number 136, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89168ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

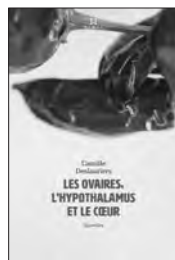
Cite this review

Dorais, D. (2018). Review of [Du réalisme à l'onirisme / Camille Deslauriers, *Les ovaires, l'hypothalamus et le coeur*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2018, 128 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (136), 89–94.

Du réalisme à l'onirisme

Camille Deslauriers, *Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur*, Québec, Septentrion, coll. «Hamac», 2018, 128 p.

APRÈS DEUX RECUEILS publiés à L'instant même (*Femme-boia* en 2005 et *Eaux troubles* en 2011), Camille Deslauriers revient avec un nouveau livre, cette fois chez Septentrion. Il s'agit encore une fois de nouvelles, genre qu'affectionne cette professeure de création littéraire à l'Université du Québec à Rimouski et membre du collectif de rédaction de la revue XYZ. Environ le tiers des seize nouvelles a déjà paru dans des revues littéraires québécoises comme XYZ, *Mœbius*, *Virages* ou *Le Sabord*.



L'œuvre s'intitule *Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur*. Façon d'annoncer aux lecteurs qu'il sera question de sensibilité féminine, avec un savant mélange de sexualité, d'hormones et d'amour. L'accumulation de vocables anatomiques, que l'on peut prendre à la fois au sens propre et au sens figuré, permet de jouer sur deux registres, celui du corps et celui des sentiments, pour souligner l'entrelacement de ces domaines: le personnage mis en scène n'est ni un pur organisme ni une âme platonicienne dégagée du monde matériel. Les histoires d'amour, notamment, lui font expérimenter à quel point corps et esprit sont intimement liés et s'influencent réciproquement.

Les nouvelles tournent autour d'un même personnage, diffracté en une série de moments qui s'étendent sur quelques années. Ces moments sont racontés dans le désordre, mais l'histoire complète est facile à reconstituer. Une jeune femme vivait en couple à Montréal quand elle s'est fait proposer un poste de professeure de lettres à l'Université du Québec à Rimouski. Le copain a alors posé un ultimatum: c'était le 89

poste ou lui. Elle a choisi le poste. Depuis, elle vit seule là-bas. On comprend que le personnage principal ressemble grandement, du moins dans sa biographie, à l'auteure elle-même. Difficile pourtant, comme c'est toujours le cas avec l'autofiction, de savoir à quel point le portrait qu'elle trace de l'intériorité de ce personnage est véridique.

Dans quelle mesure Camille Deslauriers s'est-elle permis de se réinventer à travers ses textes, de se donner une nouvelle personnalité, d'exacerber ou d'atténuer certains de ses traits de caractère ? Seuls ceux qui la connaissent bien pourront faire la part des choses. Pour le lecteur ordinaire, toutefois, c'est un être de papier original et attachant qui se profile. La jeune femme est une bourgeoise et elle ne s'en cache pas, elle qui se targue de cultiver quelques « bourgeoiseries ». Ainsi, elle adore la bonne bouffe et cuisine comme un chef. Une histoire nous la montre en train de confectionner un poulet au curry alors qu'elle attend la visite de son ex, qui étrangement vient la voir à répétition depuis son installation dans le Bas-du-Fleuve. Mais cette fois, il lui fera faux bond, et la narratrice se retrouvera à devoir manger en solitaire son plat, dont la recette aura été citée tout au long de la nouvelle et nous aura mis l'eau à la bouche. La fantaisie de la jeune femme l'entraîne même à composer des listes d'épicerie où les produits sont classés non pas par ordre de rangées, mais par couleurs : d'abord tout ce qui est rouge (filet mignon, fraises, pâte de tomates, etc.), puis ce qui est rose, pêche ou pourpre (sel de l'Himalaya, saumon fumé, charcuteries, etc.), voire ce qui appartient à la douteuse catégorie des aliments de couleur brune, guano ou caca d'oie (café, boudin, chocolat noir, avelines). Par ailleurs, elle affectionne la lingerie fine, ses tiroirs débordant de bustiers et de jarretelles. Elle vit avec plusieurs chats qui portent des noms d'écrivains, et la maison est parsemée de pots Mason qui remplissent une foule de fonctions, notamment celle d'accueillir ses innombrables crayons de couleur. Et puis, et puis, elle rit comme Bobinette, elle a une technique spéciale pour rouler ses débarbouillettes et elle

90 ajoute puérilement des autocollants virtuels à ses courriels.

Les situations racontées sont le plus souvent ancrées dans le quotidien de la jeune femme, voire dans un prosaïsme volontairement navrant. « Gardez la monnaie » relate un épisode de banlieue dans lequel la narratrice brise par accident, avec sa voiture, un petit poteau en plastique dont son voisin se sert pour baliser son entrée de garage. Le voisin osera venir lui réclamer le montant exact de l'objet brisé, 7,80 dollars. En retour, elle lui tendra un billet de cinquante dollars en lui disant de garder la monnaie. Ç'aura été l'occasion de mettre en opposition le voisinage proprement composé de petites familles et de personnes âgées, et sa présence à elle, célibataire coquette et un brin volage. Plus précisément, l'action des nouvelles se déroule dans l'espace domestique. On ne voit que très rarement la jeune femme au travail ou en voyage. La maison s'impose comme la scène des drames personnels, comme s'il s'agissait d'un refuge où l'on peut enfin laisser libre cours à ses émotions. Le foyer prend ici un double sens, celui du lieu que l'on habite et qui nous sert d'asile, mais également celui du point de convergence des rayons, comme si c'était dans son chez-soi que se concentrait tout ce qu'on éprouve.

Le ton général du recueil est fait d'un mélange d'humour et d'amertume, un peu à l'image du personnage principal, décrit à la fois comme un être farfelu et comme quelqu'un d'émotif, dont la vie sentimentale éveille en lui des échos profonds et qui souffre même d'un trouble anxieux. Un motif insistant du recueil est la liste d'instructions, qu'on cite pour mieux montrer comment la réalité peine à s'y conformer et mène à un échec. Il peut s'agir des impératifs dictés par un livre de recettes, par un volume de jardinage, par des leçons de danse ou encore par un guide de voyage. Dans tous les cas, le beau modèle présenté en théorie ne résiste pas à l'épreuve du réel et débouche sur un gâchis. Ce processus de rabaissement de l'idéal crée un effet comique, mais comme tout procédé humoristique, il contient une certaine dose de déception et de tristesse. Une telle alliance entre des dehors légers et une réelle attention à la mélancolie confère richesse et variété aux nouvelles de Camille Deslauriers.

Il serait toutefois injuste de réduire celles-ci à un univers quotidien. Car souvent, au cœur d'une situation en apparence banale, un objet émerge pour servir de symbole. Ce procédé de métaphorisation interne, si l'on peut dire, agit comme une espèce de mise en abyme : un élément précis de l'histoire reflète l'histoire au complet. Les exemples abondent dans le recueil. Ainsi, ayant maladroitement ouvert un pot de chocolat pour se faire une fondue à déguster toute seule, la narratrice a envoyé le contenu valser sur les murs. Elle se retrouve à devoir contempler les « larmes de chocolat » (titre de la nouvelle) qui coulent et peu à peu se figent. Elle décide de les laisser là, comme un rappel ironique de sa solitude. Elle conclut : « Quand je fêterai la Saint-Valentin toute seule, encore cette année, j'aurai juste à lécher la cuisinière, les armoires, le présentoir à épices, les diamants de sel du Cachemire — et à ravalier mes larmes. » Ailleurs, elle relate un voyage à Marrakech, où elle a acheté un magnifique tapis et fait la connaissance d'un guide local avec qui elle a vécu une aventure. Alors qu'elle est revenue chez elle, le Marocain la contacte avec insistance, mais elle choisit de ne pas lui répondre. En même temps, ses chats se font les griffes et urinent sur son tapis, qui devient bientôt une loque hirsute et va finir son existence sur le balcon, exposé aux intempéries.

Certaines nouvelles, heureuse surprise, échappent complètement au réalisme et basculent dans un univers onirique. Ces quelques textes plongent le lecteur dans un monde déroutant, vaguement angoissant, où le sens métaphorique ou allégorique, si clairement établi et aisément décodable dans les autres nouvelles, devient ténu et s'apparente plutôt à une fantaisie surréaliste, où les images de corps déformés s'imposent comme des emblèmes inquiétants d'une signification qui reste tapie dans l'ombre. Dans « Porte-à-porte », la narratrice raconte un cauchemar où elle est accueillie dans une maison dont le propriétaire, invisible, lui intime de se dépouiller, d'une pièce à l'autre, de ses vêtements. Une fois nue, elle

une forme inusitée, à moitié femme et à moitié crotale. Cette créature lui tend un couteau avec lequel elle doit se dépouiller de sa peau et de ses organes, qu'elle suspend à un croc de boucher descendant du plafond. Une fois réduite à rien, elle se recompose et sort de la maison pour tomber sur un tas de trophées : médailles, bracelets, manteaux, souliers. Cette sorte de descente aux enfers dans laquelle se mêlent créatures monstrueuses (la femme serpent, mais aussi Cerbère et le Sphinx) et architecture fantastique (demeure aux sept portes de corne et d'albâtre) tourne autour des thèmes du rapport au corps et de l'identité, mais sans que ces sujets épuisent la signification du texte et rompent son charme vénéneux. Même chose avec « La pouponnière », l'un des meilleurs textes du recueil, qui consiste en la description cauchemardesque d'un hôpital ou d'un orphelinat décrépît peuplé de bébés monstrueux. Un exemple : « Je tente d'endormir un bébé à huit pattes. Huit pattes aux ongles noirs, effilés et poilus. Quarante crochets velus qui s'accrochent à mon sein et une bouche véreuse qui n'en finit plus de téter. » Parfois, douze femmes masquées de loups et gantées de latex noir jusqu'aux coudes interviennent pour lui retirer un avorton coincé en elle. Quelques expressions discrètes comme « filles d'encre » ou « bébés de papier » laissent deviner qu'il s'agit d'une métaphore des idées tordues qui naissent dans un esprit fiévreux en proie à l'imagination ou à l'inspiration, ces idées mort-nées qui nous apparaissent géniales au milieu de la nuit et ridicules au matin, mais encore une fois cette clé de l'énigme n'arrive pas à dépouiller le texte de son épaisseur onirique.

Le style de Camille Deslauriers se révèle très flexible. Selon les besoins, et jamais gratuitement, elle peut recourir aussi bien à un lexique relevé qui rehausse le merveilleux d'une scène qu'à un vocabulaire familier qui rend le récit plus réaliste et suscite chez le lecteur amusement et connivence. Les points de vue narratifs sont eux aussi diversifiés, à l'intérieur d'un spectre de possibilités plus réduit. Ils varient entre les deux membres du couple lorsqu'il est question de situations amoureuses. Si c'est le plus souvent la jeune femme qui narre 93

les histoires, elle le fait parfois au *je*, parfois au *tu* et parfois au *vous*. Dans le récit d'une lutte contre le trouble anxieux, la narration est faite au *on*, comme pour rendre plus sensible le fait de ne plus se reconnaître dans la maladie mentale et d'expérimenter une forme de dépersonnalisation. Il arrive également que, pour changer la perspective, l'auteure décrive l'histoire du point de vue de l'homme, tandis que celui-ci doit faire les courses pour sa blonde fantasque ou, après la rupture, retourne sur les sites de rencontre tout en repensant à leur histoire d'amour. On doit juste noter, petit bémol, un abus du procédé stylistique qui consiste à faire des énumérations, notamment des énumérations sans virgules qui produisent un effet d'urgence et de bousclement. La technique est efficace, mais finit par lasser à force de répétition. Malgré ce léger défaut, le livre de Camille Deslauriers démontre une grande maîtrise de la forme courte et une capacité de jumeler le réalisme à l'imaginaire.

David Dorais

érudit
www.erudit.org

XYZ. La revue de la nouvelle est offerte en version numérique sur Érudit (pour les trois dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.